

Défendons notre patois !

Autor(en): **Ramuz, Charles Ferdinand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **82 (1955)**

Heft 7

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-229480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÉFENDONS NOTRE PATOIS !

... « Je n'ai pas constaté seulement qu'il existait dans mon pays deux langues, l'une qui était parlée, l'autre qui était écrite, l'une que j'appellerai, si vous le voulez bien, le vaudois, l'autre qui était (ou qu'on croyait être) le bon français, mais que ce français-ci (qu'il nous fallait apprendre), nous l'apprenions mal. Je me rappelle l'inquiétude qui s'était emparée de moi en voyant combien ce fameux « bon français », qui était notre langue écrite, était incapable de nous exprimer et de m'exprimer. Je voyais partout autour de moi que, parce qu'il était pour nous une langue apprise (et en définitive une langue morte), il y avait en lui comme un principe d'interruption, qui faisait que l'impression, au lieu de se transmettre telle quelle fidèlement jusqu'à sa forme extérieure, allait se déperdant en route, comme par manque de courant, finissant par se nier elle-même. Parce qu'il y avait traduction, et traduction mal réussie. Je me souviens que je m'étais dit : peut-être qu'on pourrait essayer de ne plus traduire. L'homme qui s'exprime vraiment ne traduit pas. L'homme qui parle n'a pas le temps de traduire, l'homme qui parle n'a pas le temps de se traduire, l'homme qui parle n'a pas le temps de se trahir ainsi lui-même. Nous avons ici deux langues : une qui passait pour « la bonne », mais dont nous nous servions mal parce qu'elle n'était pas à nous, l'autre qui était soi-disant pleine de fautes, mais dont nous nous servions bien parce qu'elle était nôtre. » ...

C.-F. Ramuz.

« J'ai z'eu ! »

Dans une localité du nord du canton vivait un couple de petits paysans. Vivotant sur leur maigre domaine, on les voyait passer, l'homme et la femme, presque toujours chaussés de grosses socques mal attachées, elle menant l'unique vache attelée à un char à échelles, lui derrière le véhicule, surveillant la mécanique et le chargement souvent mal équilibré.

Toujours en retard d'une saison sur leurs voisins, ils plantaient les pommes de terre quand les gens les terraient. ils commençaient les foins à l'époque des regains.

L'homme disait toujours en parlant :

— J'ai z'eu... j'ai z'eu...

En se déformant cela donna « Jésus » et tout le monde l'appelait ainsi.

Un matin d'automne, à la pinte du coin, arrive un groupe de chasseurs. L'un d'eux, voulant rire un brin aux dépens du pauvre homme, s'approche de lui et l'interpelle :

— Eh ! salut « Jésus » ! Que dis-tu ?

— Je dis, répond l'autre, en tordant sa moustache et en regardant un peu de coin son interlocuteur... Je dis que j'ai de f...tus apôtres !

L'entretien en resta là !

C. M.